

Copie anonyme - n°anonymat : 515739



Filière : BIL

Session : 2024

Épreuve de : Philosophie

E8-00019
515739
philo

Consignes

- Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer
- Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir
- Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)
- Numéroter chaque page (cadre en bas à droite)
- Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre

Un des grands débats qui traverse le champ économique est celui qui oppose « soutenabilité faible » et « soutenabilité forte ». Alors que les tenants de la soutenabilité faible estiment que l'on peut, à long terme, compenser la surexploitation des ressources naturelles en les remplaçant par du capital, les tenants de la soutenabilité forte, à l'instar du père et ~~astrologue~~ astronome Aurélien Barrau, interrogent la désirabilité d'un monde où les arbres seraient remplacés par des aspirateurs à carbone.

C'est bien la question de la valeur de la nature qui semble diviser ces deux courants. Si les premiers considèrent qu'on peut lui attribuer une valeur, au sens où l'on peut déterminer un bien équivalent, capable de prodiguer le même niveau d'utilité, les seconds estiment que la nature ne saurait être remplacée, se voir attribuer une valeur – ou plutôt, ils lui accordent, au-delà de sa valeur-utilité, une valeur symbolique, intrinsèque et indépendante de ce qu'elle procure à l'homme. Il convient alors de distinguer, comme nous invite à le faire Spinoza, deux dimensions de ce que l'on appelle « nature ». Le terme peut désigner, comme ici, la nature naturée, c'est-à-dire envisagée en tant qu'étant, un environnement composé d'êtres et de matière. Dans son sens courant, la nature renvoie alors à cette partie de la nature naturée qu'on envisage comme non créée par l'homme, vierge dans une certaine mesure de son intervention. Mais on peut également interroger la valeur de la nature :

NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE

en tant que nature naturante, c'est-à-dire comme force qui régit la nature naturée à travers ses lois, s'appliquant également à l'homme. À travers cette notion de loi on voit alors apparaître une toute autre dimension de la valeur : en se situant sur le plan axiologique, on peut interroger la possibilité d'accorder une valeur positive ou négative à la nature en tant que force, ~~de~~ d'ériger ses lois comme principe ou au contraire comme repoussoir de l'action de l'homme, d'en faire une valeur morale. Ces deux problématiques (celle de la valeur attribuée à la nature, celle de la nature en tant que valeur) semblent partager la même difficulté, qui tient à ce que l'on cherche à appliquer des principes purement humains (l'utilité, la morale) à une force ou un espace justement considérés comme indépendants de l'homme, autonomes. Comment peut-on appliquer ou déduire d'une nature pensée comme vierge d'influence humaine des valeurs suivant des principes proprement humains ?

Nous verrons que l'homme, en considérant la nature uniquement comme une ressource ou un obstacle, se trompe sur le jugement de valeur qu'il porte sur elle en se détournant de la véritable utilité qu'elle peut lui procurer. Néanmoins, si l'homme doit porter un autre regard sur la nature, celle-ci ne saurait être érigée en tant que principe absolu qui dirige l'action : il s'agit de distinguer loi morale et lois de la nature. Finalement, c'est moins à partir de l'exemple particulier des lois naturelles que doivent être déduites leur valeur, mais à partir de la cohérence générale de la nature, de sa logique.

* * *

Considérer la nature comme une simple ressource à exploiter ou un obstacle à maîtriser conduit l'homme à se tromper sur la valeur qu'il accorde à la nature, et par là à perdre de vue l'utilité qu'elle peut lui apporter. L'homme juge en effet de la valeur de la nature selon des principes inadaptés qui l'amènent à dévaloriser l'essentiel; l'homme - et c'est peut-être justement cela qui caractérise « sa » nature, son essence - est capable d'un degré élevé d'abstraction, et fait intervenir dans ses jugements des concepts proprement humains qui fonctionnent comme des instances médiatrices entre lui et le réel. Ainsi, sa capacité à inventer des institutions qu'il investit d'une valeur réelle l'amène à valoriser des objets qui n'ont en eux-même aucune utilité: c'est le principe même de la monnaie. C'est à ce titre que Leibniz, dans son Traité de métaphysique, critique le rapport de l'homme à la valeur, et en particulier celle qu'il accorde (ou plutôt n'accorde pas) à la nature. En effet, selon la conception chrétienne de Leibniz, c'est Dieu qui est au fondement de toute chose, et donc confère aux êtants leur valeur, comprise comme leur degré de perfection dans l'existence. Or les conceptions abstraites de l'homme l'ont conduit à considérer comme réelle, intrinsèque, une valeur qu'ils ~~ont~~^a accordée virtuellement aux objets, et donc à valoriser des objets imparfaits tout en dévalorisant des objets plus parfaits. Il prend notamment l'exemple de l'araignée et du diamant: on considère que le diamant - pourtant inutile et inanimé - est doté d'une valeur bien supérieure à une araignée, alors que celle-ci est dotée de vitalité, d'un système organique complexe, bref d'un plus haut degré d'existence qui la rapproche par conséquent de Dieu; un tel exemple, quelque peu surprenant, pourrait néanmoins être rapproché de notre comparaison précédente d'un arbre avec un aspirateur à carbone: en tant qu'être doté d'une vie, d'une histoire, d'un écosystème, l'arbre ne possède-t-il pas plus

de valeur ? on voit donc bien que les concepts humains ont tendance à être insuffisants pour accorder à la nature sa juste valeur, sa valeur intrinsèque.

Mais la tendance humaine à l'abstraction ne se contente pas de tromper l'homme sur la valeur intrinsèque de la nature : elle se détourne de l'utilité même qu'elle peut lui procurer. En effet cet exemple de l'araignée et du diamant admet un exemple équivalent dans le paradigme économique utilitariste : celui du paradoxe de l'eau et du diamant. La question ici n'est plus de savoir pourquoi l'homme néglige la valeur intrinsèque de la nature, mais pourquoi il néglige jusqu'à sa valeur-utilité, celle qui le concerne directement ! Pourquoi l'homme valorise-t-il un objet inutile bien plus que l'eau, qui lui est un besoin vital ? Certes, diront plus tard les économistes, la question est celle de l'utilité marginale : ~~un diamant~~ immédiate : un diamant, vendu, nous apportera bien davantage d'utilité qu'un peu d'eau supplémentaire immédiatement. Mais néanmoins, un tel rapport au réel n'induit-il pas des dysfonctionnements à long terme ? C'est bien ce que semble dire Epicure, dans sa Lettre à Ménécée, lorsqu'il se penche sur la vie à mener pour être heureux, c'est-à-dire ne pas souffrir de troubles de l'âme et du corps. Selon lui, une grande part des troubles humains vient du fait que nous ne nous contentons pas de combler nos besoins naturels nécessaires, mais désirons en combler d'autres, inassouvibles : les besoins naturels non nécessaires (manger des mets délicats, dormir très longtemps) et les besoins non naturels (soif de gloire, de richesse, d'immortalité ...). L'homme, au lieu de boire à sa soif, désire posséder des diamants, assavoir sa puissance en se rendant « maître et possesseur de la nature », selon le mot de Descartes. Mais à s'éloigner de ses besoins primaires, à leur accorder une faible valeur, l'homme gagne-t-il en utilité, en bien-être ? À en croire Simone Weil, la condition de l'homme moderne est au contraire celle d'un être aliéné par un travail déconnecté de la nature, en quête de sens. Ainsi la capacité de l'homme à l'abstraction l'amène à

Copie anonyme - n°anonymat : 515739

Emplacement QR Code	Filière : B/L	Session : 2024
	Épreuve de : Philosophie	
Consignes <ul style="list-style-type: none">• Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer• Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir• Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)• Numéroté chaque page (cadre en bas à droite)• Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre		
<p>négliger l'utilité réelle de la nature et à la dévaloriser.</p> <p>À dévaloriser la nature, et en particulier celle qui est en lui, l'homme peut alors se perdre et perdre sa liberté. En effet la valorisation du progrès dans les sociétés modernes semble consister en une dévalorisation de la nature qui se doit d'être maîtrisée, dépassée. Cela aboutit selon Rousseau à une oppression universelle de l'homme : « L'homme est né libre, mais partout il est en chaînes ». Les sociétés se sont construites selon des systèmes de valeurs au sein desquels l'instinct, le spontané se voit réprimé. Ainsi l'oppression de l'homme, libre par nature, se traduit-elle dans les institutions (monarchie au temps de Rousseau, mais encore aujourd'hui, disent les anarchistes, toute forme d'État policier), mais aussi - et surtout - dans les mœurs, les valeurs qui enjoignent les hommes à la retenue, la politesse. Il semble difficile de réfuter ce constat, partagé notamment par le sociologue Norbert Elias, qui décrit à partir de la société de cour un « procès de civilisation » des mœurs qui appelle à maîtriser de manière exponentielle tout ce qui, chez l'homme, relève de la nature ; nudité, désir, toute satisfaction des besoins se voit frappée d'un tabou. Cette même injonction semble être au fondement de la morale chrétienne, « morale des faibles » selon Nietzsche, qui tend à punir tout ce qui relève de la nature et donc du péché. La tendance humaine à dévaloriser la nature au profit du « progrès » culturel, technique, moral, tend donc à</p>		
		5 / 12

NE RIEN ÉCRIRE DANS CE CADRE

opprimer l'homme en réprimant ses besoins les plus vitaux.

On voit donc qu'il existe une tendance chez l'homme à juger à travers des concepts abstraits, concepts qui l'amènent à dévaloriser la nature - intrinsèquement, économiquement, moralement - quitte à le détourner de son propre bien-être. Se tourner, dans un geste inverse, vers la nature comme guide semble alors intéressant. Mais, on le voit, celle-ci n'indique que des voies pour atteindre le bien-être personnel, parfois en dépit de celui des autres. Comment alors déduire de la nature des principes à même d'encadrer la vie collective?

Si la nature en nous et hors de nous doit être ré-évaluée pour mieux comprendre son intérêt, la nature ne saurait constituer en elle-même un exemple de valeur, un principe moral guidant l'action vis-à-vis des autres. Ériger la nature comme fondement de la valeur des êtres et de leurs actions, par un geste naturaliste, induit le risque de justifier les pires injustices. C'est ici la principale dérive de la pensée morale et politique d'Aristote, laquelle admet des différences de nature entre les hommes qui justifierait l'exploitation de certains par d'autres, dans une forme de superposition de la loi morale à la loi naturelle. Selon Aristote, certains hommes seraient nés pour servir d'« instrument » aux autres, c'est-à-dire esclaves nés : on pourrait les identifier à leurs caractéristiques physiques et mentales comme leur force physique ou leur faiblesse intellectuelle. Ainsi, selon Aristote, les seules formes injustes d'esclavage seraient celles contraires à la nature, c'est-à-dire qui réduiraient en esclavage des hommes nés

pour être maîtres. C'est le même argument, encore aujourd'hui, qui est utilisé par certains pour justifier diverses formes de domination : dans le deuxième sexe, Simone de Beauvoir souligne l'absurde de l'argumentation naturaliste réduisant la femme à son rôle de mère pour cause de sa prétendue faiblesse qui la rendrait inapte à travailler : la technique, souligne-t-elle, a dissocié presque entièrement travail et force physique. On voit bien qu'en appeler à un retour aux valeurs dites naturelles conduit souvent finalement à maintenir et renforcer les formes existantes de domination. La nature ne saurait donc être érigée comme fondement de toute valeur.

Un tel paradigme moral est d'autant plus fragile que la valorisation de la nature en tant que force peut paradoxalement mener à une dévalorisation de la nature ~~devenue~~ en tant qu'être. C'est en effet un des principaux problèmes que pose l'utilitarisme dans ce contexte : celui-ci fonde ses principes moraux sur l'idée de « plus grand bonheur pour le plus grand nombre » (John Stuart Mill), c'est-à-dire sur la maximisation de l'utilité totale, en fondant d'emblée leur morale sur la loi de la nature. En effet, les utilitaristes construisent leur conception à partir d'un constat : celui que par nature, l'homme fuit la douleur et recherche le plaisir, pour en déduire que par conséquent le bien peut être identifié au plaisir. Par-là l'utilitarisme brise l'interdit de la « guillotine de Hume », en passant directement de l'être au devoir-être. L'utilitarisme fonde alors sa doctrine sur l'idée que ce qui est naturel a d'emblée une valeur positive (moralement). Or cette valorisation de la nature en tant que force peut mener, dans la pratique, à une dévalorisation de la nature naturée : c'est là le principe de nombreux débats politiques autour de la protection de la nature. Comment justifier de priver de nombreux agriculteurs de leur seule source de revenu en leur interdisant l'exploitation de la forêt amazonienne ?

Il faudrait intégrer au raisonnement utilitariste la question des conséquences 7 / 12

de long terme, mais là-encore, la nature serait privée de toute valeur intrinsèque et réduite à son éventuelle utilité à l'homme. On voit donc bien que, si la conception utilitariste entend fonder les valeurs dans la nature, elle en vient à dévaloriser la nature en tant qu'objet, en tant qu'être.

Ainsi il semble que faire société et vivre ensemble de manière durable suppose d'admettre des valeurs fondées en dehors des lois naturelles, voire directement en opposition avec elles. C'est l'argument de Voltaire qui, au XVIII^e siècle, est témoin de nombreux discours - notamment rousseauistes - appelant à un retour à la nature, entendue comme bonne en elle-même. Mais, souligne-t-il, la nature est profondément injuste! Elle provoque tremblements de terre, épidémies, qui terrassent les plus innocents, souvent les plus défavorisés. Comment fonder une loi (morale, légale) sur une force immorale, ou plutôt amorale, qui n'admet pas de valeurs? C'est à ce titre que Hobbes pense la nécessité de lois coercitives, à même de contenir les instincts violents et égoïstes des hommes, lois qui arrachent l'homme à son état de nature de guerre perpétuelle. Mais au-delà de la question des valeurs au fondement des lois et institutions, on peut interroger le bien-fondé de l'injonction à «être naturel», authentique, en tant que valeur en soi. C'est bien là que se cristallise l'opposition de Rousseau et Voltaire, le premier dénonçant la politesse comme corruption de la nature de l'homme (il n'hésitera pas à écrire à Voltaire «je vous hais.»), le second la tenant comme nécessaire, essentielle à toute vie en commun. Car si l'animosité, l'insulte verbale est permise, pourquoi ne pas laisser libre cours à toutes nos pulsions «naturelles», de violence physique, de meurtre? Il semble impossible d'ériger la nature en valeur à l'échelle d'une société.

Ainsi la nature, si elle indique la voie pour atteindre le bien-être

Copie anonyme - n°anonymat : 515739

Emplacement QR Code	Filière : BIL	Session : 2024
	Épreuve de : Philosophie	
Consignes <ul style="list-style-type: none">• Remplir soigneusement l'en-tête de chaque feuille avant de commencer à composer• Rédiger avec un stylo non effaçable bleu ou noir• Ne rien écrire dans les marges (gauche et droite)• Numéroter chaque page (cadre en bas à droite)• Placer les feuilles A3 ouvertes, dans le même sens et dans l'ordre		

et l'épanouissement individuel, ne suffit pas à fonder les valeurs morales d'une société, étant elle-même dépourvue de valeur morale. Faut-il alors rejeter la nature en dehors de la morale, et réciproquement la morale en dehors de la nature? la nature n'a-t-elle de valeur qu'en cela qu'elle nous conduit vers le bien-être personnel, égoïste?

On pourra avancer qu'il est possible d'accorder une valeur à la nature comme principe guideant l'action, moins dans l'exemple concret de ses lois que dans sa cohérence générale. Être proprement libre ne peut en effet se faire qu'à la condition d'accepter les lois de la nature, non pas dans un geste de résignation mais en comprenant leur valeur et en les acceptant comme une part de nous-même. C'est la solution que présente Spinoza à la condamnation de la liberté que semble induire son déterminisme.

Tous les êtres sont soumis à la force déterminante de la nature naturelle en cela qu'ils font partie d'une nature naturelle gouvernée par elle. Or, selon Spinoza, « est libre ce qui agit selon la seule nécessité de sa nature » : une détermination, non plus vécue comme contrainte extérieure mais intérieure n'est plus contrainte mais volonté! L'homme, pour être libre, n'a en quelque sorte pas d'autre choix que d'admettre la valeur de la nature qui le détermine, que de l'accepter. Il doit, par un effort de compréhension

(scientifique, et, en quelque sorte, empathique) de ses lois, s'unir au conatus du monde, à son effort de vivre. Non pas à la manière d'une résignation, à l'instar de l'appel des stoïciens à « vivre en accord avec la nature », s'unir à un cosmos qui est encore vécu comme supérieur, surplombant, mais à la manière d'une adhésion pleine et totale, comme un capitaine qui, luttant contre la tempête, apprend à comprendre les éléments, à devenir lui-même la vague qui porte son navire. L'homme doit donc dépasser l'opposition entre lui et le monde pour y adhérer pleinement, la reconnaissance d'une valeur ^{intrinsèque} à la nature, qui lui est immanente, étant le point de départ de toute décision libre.

L'homme peut alors s'appuyer sur la nature non pas pour décalquer ses valeurs sur ses lois, mais pour s'inspirer de la cohérence de ses lois afin de construire une forme d'écosystème moral. Si la morale kantienne fonde la morale dans la subjectivité humaine, la raison, qui doit s'imposer à la sensibilité du sujet, la loi morale n'est pas en pure opposition avec la nature. En effet, tout homme naît à la fois doté d'inclinaisons sensibles - naturelles - et d'une raison pratique (la morale, qui s'impose comme absolue) - tout aussi naturelle. C'est proprement la nature de l'homme que d'être soumis à cette tension entre différentes aspirations. Par ailleurs, la loi morale qui impose à l'homme son devoir se présente sous la forme d'une loi naturelle : dans la Critique de la raison pratique, Kant formule ainsi l'impératif catégorique « agis de telle sorte que ta maxime puisse être élevée au rang de loi universelle de la nature ». ce n'est donc pas ici des lois

physiques, concrètes de la nature que découle la loi morale, mais de leur cohérence absolue ; à la manière dont chaque loi de la nature s'articule aux autres, les compense, les accentue afin de permettre la vie, la loi morale doit pouvoir s'imposer absolument et universellement par sa cohérence interne pour permettre la vie collective. La nature peut donc faire valeur d'exemple, non pas dans ses phénomènes physiques mais dans la logique qui les sous-tend.

Il convient alors de dépasser l'opposition frontale entre nature et culture sous-tendue par l'idée de progrès : la nature n'est pas à rejeter du cercle de la valeur morale, mais peut constituer le fondement du progrès de l'homme sans qu'il ne la rejette. Les Grecs considéraient bien que la nature de l'homme n'était pas celle d'une forme d'animalité ou d'archaïsme, mais au contraire celle d'être capable d'opérer un retour réflexif sur le monde, sur ses valeurs, bref de philosopher. L'homme pouvait, et devait donc s'élever par le savoir au-delà des évidences sensibles, et réalisait par-là pleinement sa nature. Il convient alors de rappeler que l'idéalisme de Platon, malgré les lectures - notamment nietzschéenne - qui ont pu en être faites, ne constituait pas une dévalorisation totale de la nature sensible au profit des Idées. La connaissance de la nature était primordiale pour accéder à travers leurs images sensibles aux Idées. De même, Aristote ne séparait pas dans son éthique les valeurs ou « ^{excellences} ~~perfections~~ » des hommes de leur penchants naturels : dans son Éthique à Nicomaque, il considérait ces valeurs comme intrinsèques aux hommes, et donc leur perfectionnement constituait la réalisation de la nature profonde des individus. On peut donc très bien envisager une valorisation du progrès - à la fois scientifique et moral - au nom même d'une valorisation de la nature.

* * *

~~Si l'homme doit~~ L'idée d'attribuer une valeur à la nature n'apparaît finalement pas comme nécessairement vain, mais comporte des risques et donc suppose un discernement dans notre conception de ce qu'est la nature, et dans les principes fondant notre jugement de valeur. Si l'homme doit être capable de discerner dans la nature ce qui lui est bénéfique, utile, de ce qui ne l'est pas, son jugement ne doit pas arrêter là. Nous devons considérer que la nature possède une valeur intrinsèque pour ce qu'elle est : un ordre complexe et cohérent qui permet la coexistence durable de diverses formes de vie. C'est cette dimension qui doit permettre à l'homme, dans un second temps, de déduire de cette valeur de la nature ses propres valeurs, morales cette fois, pour permettre une telle coexistence collective durable. Bien sûr la nature en elle-même, dans ses lois, ne saurait être érigée en principe fondateur de l'action ou justificateur de la valeur accordée aux choses qui la composent. Mais on peut tout à fait valoriser la nature sans pour autant prôner un retour au « modèle amish » qui hante les nuits de certains, tout comme on peut valoriser le progrès humain sans trouver son aboutissement dans un modèle destructeur de la nature.